

Claude Latta

Chansons de révolte et de révolutions

1830-1918

**chansons interprétées par Annie Detour
au clavier Elsa Chassagneux**

Cahiers de Village de Forez - Centre culturel de Goutelas

2014

Ce *Cahier de Village de Forez* reprend le texte d'une conférence-spectacle, en texte et en chansons, qui a été faite le 14 décembre 2013 au château de Goutelas.

Le texte de présentation des chansons est de Claude Latta. Les chansons ont été interprétées par Annie Detour. Elsa Chassagneux était au clavier.

L'alternance du texte et des chansons a été scrupuleusement respectée, telle qu'elle était lors de la conférence-spectacle. Seules des illustrations ont été ajoutées.

Illustration de la page de couverture :

Les barricades de 1848 :

7 heures du matin, le 24 février [1848] : M^{lle} Joséphine attendant la garde municipale.

Lithographie de Franz Teichel, imprimerie Lemercier, 1848.

Chansons de révolte et de révolutions (1830-1918)

Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, la chanson est centrale dans la culture populaire. Les livres, chers, sont peu accessibles aux prolétaires. Lorsqu'elle comporte une dimension politique forte, la chanson peut être un véritable outil de lutte et de mémoire : chansons de révolte et chansons de révolutions. Ces chansons sont diffusées par des éditeurs ou des libraires qui, parfois sur de simples feuilles, assurent la diffusion du texte et, éventuellement, de la partition. Les journaux aussi publient des chansons. Mais souvent la diffusion est simplement orale, dans les cafés-concerts, les cabarets, les goguettes, voire dans la rue. Il fallait être Béranger ou Pierre Dupont pour avoir droit à un recueil de textes. Au XX^e siècle des poètes comme Claude Roy ou des historiens comme Robert Brécy en ont fait la collecte. Yves Montand – et d'autres – les ont chantées.

La chanson est devenue un objet d'histoire. Elle exprime les opinions et les sentiments d'une époque. Elle est le moyen d'expression de ces sentiments et de ces émotions qui font de nous des êtres humains : l'amour, la révolte, la solidarité. Car l'histoire, ce sont des hommes et des femmes de chair et de sang. Et puis, les chansons de révolte et de révolutions ont du souffle, ce souffle qui parfois renverse les Etats ! Elles ont, en France leurs lettres de noblesse. N'a-t-on pas choisi en 1879 un chant révolutionnaire comme hymne national ?

La chanson appartient à la fois à ses auteurs, à ceux qui la chantent et à ceux qui la reçoivent : elle échappe parfois à ses auteurs, comme *Le temps des cerises* qui, de chanson d'amour, devint une chanson de la Commune ou comme *L'Internationale*, chant de conquête des ouvriers français qui revient vers nous dans sa version primitive après avoir été parfois manipulée et prise en otage.

Parmi les chansonniers – le mot n'est plus guère utilisé – Montéhus a été l'un des grands noms de cette « révolte rouge », avec Jean-Baptiste Clément (1836-1903), auteur du *Temps des cerises*, Eugène Pottier, (1816-1887), auteur de *L'Internationale*, Jules Jouy (1855-1897), auteur des *Anarchistes de Chicago*, Pierre Dupont (1821-1870), auteur de *J'ai deux grands bœufs* et du *Chant des ouvriers*, et le grand Aristide Bruant dont la langue populaire et la voix annoncent la chanson réaliste. La musique peut être personnelle ou avoir été demandée à un ami musicien ; ou alors on a simplement indiqué : « sur l'air de... » Beaucoup de ces chansonniers étaient très prolifiques, auteurs de textes éphémères, rapidement composés – Jules Jouy écrit pendant plusieurs années une chanson par jour. Mais brusquement la popularité venait, inattendue, parce qu'un texte se trouvait en adéquation avec une situation et avec le sentiment du moment. Et la chanson devenait emblématique d'une période, entrait dans le patrimoine de notre histoire.

Ces chansonniers, laissons-les venir vers nous, avec leurs textes, à la lumière des révolutions et des barricades, avec l'évocation de leurs histoires d'amours et de leurs échecs et parfois de leurs exils, la simple histoire des hommes du XIX^e et du début du XX^e siècle.

Le temps des barricades (1830-1851)

Les années 1830-1848 sont le temps des barricades et de la jonction entre le mouvement ouvrier qui s'organise et le mouvement républicain qui rêve du retour de 1792. Entre 1830 et 1848, il y a six insurrections républicaines : 1830, les « Trois glorieuses » renversent le régime de Charles X mais les républicains se voient confisquer leur pouvoir et c'est Louis-Philippe qui devient roi des Français ; 1831, première révolte des canuts ; 1832, les barricades du cloître Saint-Merry à Paris : Victor Hugo en fait la révolte des *Misérables* et crée le

personnage de Gavroche ; 1834, la deuxième révolte des canuts ; 1839, les républicains tentent, en vain, de renverser le régime de Louis-Philippe ; les chefs de la société secrète républicaine des *Saisons* qui a organisé l'insurrection sont arrêtés. Parmi eux l'ouvrier imprimeur Martin Bernard, né à Montbrison.

Dans cette série de barricades, ce sont les révoltes lyonnaises de 1831 et 1834 qui ont le plus frappé les imaginations :

- Du 20 au 22 novembre 1831, c'est la 1^{re} révolte des canuts lyonnais : les ouvriers en soie réclament un salaire minimum (le *tarif*), que le patronat refuse au nom de la liberté économique et de la nécessité de faire face à la concurrence. La pression des ouvriers en soie est d'abord assez forte pour contraindre une partie des fabricants à accepter un tarif – avec la bénédiction du préfet. Devant le refus de certains fabricants d'appliquer ce tarif et le désaveu du préfet par le gouvernement, les canuts, organisés au sein de leurs associations de secours mutuels, descendent de la Croix-Rousse au cri, vite devenu célèbre, de « Vivre en travaillant ou mourir en combattant ! » Le gouvernement envoie une armée pour rétablir l'ordre. La répression fait 90 morts et 350 blessés. Le tarif est abrogé. La révolte des canuts est la première grande insurrection ouvrière du XIX^e siècle.

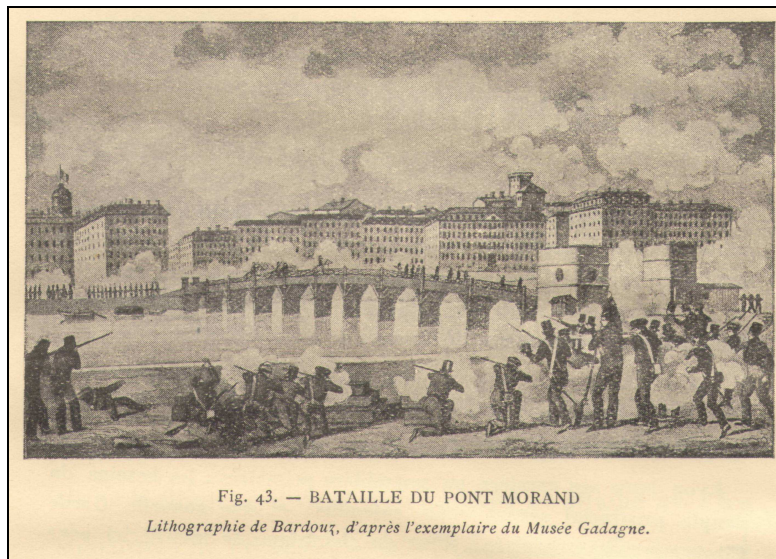


Fig. 43. — BATAILLE DU PONT MORAND
Lithographie de Bardoux, d'après l'exemplaire du Musée Gadagne.

L'un des épisodes des combats de 1831 à Lyon

- Avril 1834 : la 2^e insurrection des canuts éclate parce que des ouvriers mutuellistes sont traduits en justice pour avoir enfreint la loi qui interdit les « coalitions ». Les mutuellistes et les hommes des sociétés secrètes républicaines déclenchent l'insurrection. Du 9 au 12 avril 1834, une véritable bataille de rues se déroule à Lyon entre soldats, d'un côté, ouvriers et républicains de l'autre, s'achevant dans un bain de sang. L'ordre règne à Lyon.

La révolte des canuts est évoquée par une chanson qui lui est bien postérieure : *Le Chant des Canuts* a été écrit en 1894 par le grand chansonnier populaire Aristide Bruant (1851-1925). Ses chansons populaires, sa présence en scène, sa voix rauque et puissante – et son portrait par Toulouse-Lautrec, chapeau et cape noirs, écharpe rouge – ont fait de lui un monument de la chanson française, l'un des créateurs de la « chanson réaliste ». Le texte a été interprété par Aristide Bruant à l'Exposition universelle de Lyon en 1894 et est vite devenu célèbre. C'est l'un de ces chants que l'on croit ensuite contemporain des événements eux-mêmes. Beaucoup de gens ont écrit, à tort, que cette chanson avait été chantée par les canuts : mais elle symbolise devant l'Histoire la détresse des ouvriers en soie lyonnais et explique leur révolte.

Le Chant des canuts
d'Aristide Bruant

Pour chanter *Veni Creator*
Il faut une chasuble d'or
Pour chanter *Veni Creator*
Il faut une chasuble d'or

Nous en tissons pour vous, grands de l'église
Et nous, pauvres canuts, n'avons pas de chemise

C'est nous les canuts
Nous sommes tout nus

Pour gouverner, il faut avoir
Manteaux ou rubans en sautoir
Pour gouverner, il faut avoir
Manteaux ou rubans en sautoir
Nous en tissons pour vous grands de la terre
Et nous, pauvres canuts, sans drap on nous enterre

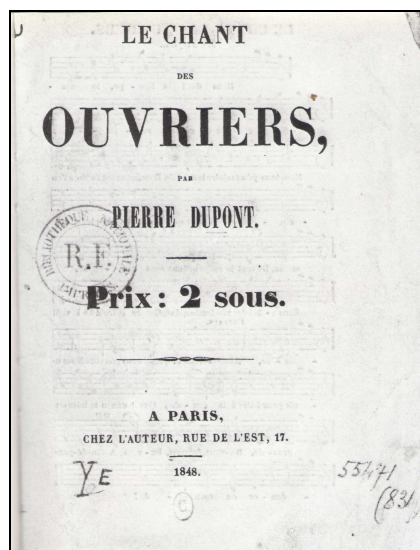
C'est nous les canuts
Nous sommes tout nus

Mais notre règne arrivera
Quand votre règne finira :
Mais notre règne arrivera
Quand votre règne finira :
Nous tisserons le linceul du vieux monde,
Car on entend déjà la tempête qui gronde

C'est nous les canuts
Nous sommes tout nus

Dans cette période 1830-1848 on assiste à de grands changements économiques et sociaux : les progrès de l'industrie provoquent l'exode rural, la constitution de grandes manufactures, l'augmentation du nombre des ouvriers, la misère urbaine, la formation de quartiers ouvriers dans les grandes villes (Paris, Lille, Lyon). A la fin de la monarchie de Juillet, les ouvriers des manufactures (entreprises de plus de dix ouvriers) représentent un quart de la population ouvrière. Les conditions de travail sont très dures, les salaires souvent dérisoires (entre 0,50 et 1,00 F par jour pour les ouvrières du textile à Saint-Etienne). Le travail des enfants est général, malgré la loi Guizot qui l'interdit avant huit ans. Toutes les grandes enquêtes sociales, en particulier celle de Villermé, décrivent la misère ouvrière, l'indigence d'une partie de la population, l'insécurité de l'emploi et du logement, les difficultés en cas de maladie ou de vieillesse, la chute dans la prostitution des ouvrières au chômage, l'importance de l'alcoolisme. La durée moyenne de vie d'un mineur au milieu du XIX^e à Saint-Etienne est de 37 ans. L'hospice accueille les indigents (un quart des Parisiens meurent à l'hôpital). Plus tard, les romans de Zola, écrits après de longues enquêtes sur le terrain sont une illustration réaliste et poignante de la misère ouvrière. Or, la situation sociale est marquée par l'absence, pour les ouvriers, de droits politiques et sociaux, ce qui explique que la situation explose régulièrement.

La misère du prolétariat urbain trouve son expression dans le beau texte, très célèbre, du *Chant des ouvriers* de Pierre Dupont (1821-1870). Pierre Dupont, venu de Lyon à Paris, fréquente les goguettes et publie un premier recueil de chansons *Les paysans, chants rustiques*. Il se lie avec Nerval, Théophile Gautier, Baudelaire et Charles Gounod avec qui il écrit la chanson *Les Bœufs* (« J'ai deux grands bœufs dans mon étable ») qui assure sa célébrité.



Républicain convaincu, Pierre Dupont compose en 1846 *Le Chant des ouvriers* – dont Baudelaire fut le premier lecteur. *Le Chant des ouvriers* est publié en 1848 et se révèle comme l'expression même de « l'esprit de 1848 », le véritable hymne de la révolution de 1848 : il dénonce la situation misérable des ouvriers, l'inhumanité des conditions de travail et de logement, l'exploitation d'un prolétariat écrasé et saigné par les tyrans, les femmes nourrices pour les enfants des riches et les hommes soldats pour les tyrans. Le rythme est entraînant. On boit à la Fraternité entre les hommes et à « l'indépendance du monde », celle de la France mais aussi de l'Allemagne, de l'Italie, de la Pologne asservies...

Le Chant des ouvriers

de Pierre Dupont

Nous dont la lampe, le matin
Au clairon du coq se rallume,
Nous tous qu'un salaire incertain
Ramène avant l'aube à l'enclume,
Nous qui des bras, des pieds, des mains,
De tout le corps luttions sans cesse,
Sans abriter nos lendemains
Contre le froid de la vieillesse.

REFRAIN

*Aimons-nous, et quand nous pouvons.
Nous unir pour boire à la ronde,
Que le canon se taise ou gronde,
Buvons (ter).
A l'indépendance du monde !*

Nos bras sans relâche tendus,
Aux flots jaloux, au sol avare,
Ravissent leurs trésors perdus,
Ce qui nourrit et ce qui pare :
Perles, diamants et métaux,
Fruit du coteau, grain de la plaine ;
Pauvres moutons, quels bons manteaux.
Ils se tissent avec notre laine !

Quel fruit tirons-nous du labeur
Qui courbe nos maigres échine ?
Où vont les flots de nos sueurs ?
Nous ne sommes que des machines.
Nos Babels montent jusqu'au ciel,
La terre nous doit ses merveilles :
Dès qu'elles ont fini le miel,
Le maître chasse les abeilles.

Au fils chétif d'un étranger
Nos femmes tendent leurs mamelles,
Et lui, plus tard, croit déroger
En daignant s'asseoir auprès d'elles ;
De nos jours, le droit du seigneur
Pèse sur nous plus despotique :
Nos filles vendent leur honneur
Aux derniers courtauds de boutique.

Mal vêtus, logés dans des trous,
Sous les combles, dans les décombres
Nous vivons avec les hiboux
Et les larrons amis des ombres ;
Cependant notre sang vermeil
Coule impétueux dans nos veines ;
Nous nous plairions au grand soleil
Et sous les rameaux verts des chênes.

A chaque fois que par torrents
Notre sang coule sur le monde,
C'est toujours pour quelques tyrans
Que cette rosée est féconde ;
Ménageons-le dorénavant,
L'amour est plus fort que la guerre ;
En attendant qu'un meilleur vent
Souffle du ciel ou de la terre.

Malheureusement, 1848 et la Seconde République ne sont qu'un entracte de liberté. Les journées de Février 1848 semblent pourtant marquer le début de la République universelle (le « printemps des peuples » secoue toute l'Europe). La République établit le suffrage universel, proclame le droit au travail et abolit l'esclavage dans les colonies. Mais l'écrasement des journées de Juin 1848, l'élection de Louis-Napoléon Bonaparte, puis le coup d'Etat du 2 décembre 1851 mettent rapidement fin à l'illusion lyrique de 1848. En 1851, Pierre Dupont a participé, lors de la résistance au coup d'Etat du 2 décembre, à la barricade du faubourg Saint-Antoine, ce qui, avec la parution la même année de son recueil *Le Chant des paysans*, hostile au futur Napoléon III, lui vaut d'être condamné à 7 ans de déportation. Symbole d'un espoir piétiné.

La Commune de Paris, 1871, avec Jean-Baptiste Clément

Napoléon III a d'abord établi un empire autoritaire et plébiscitaire. Après 1859-1860, il amorce – paradoxalement – une évolution vers l'empire libéral. En 1864, il fait voter une loi qui autorise le droit de grève à condition qu'il ne porte pas atteinte à la « liberté du travail ». En 1868, des réformes sociales sont réalisées. En fait, le mouvement ouvrier profite de la libéralisation du régime pour s'organiser et agir : en 1864, l'AIT (Association internationale des travailleurs) est créée à Londres. Les ouvriers, pour changer le monde, doivent agir au niveau international : au-delà des différences nationales, ils ont des intérêts communs et la transformation de la société ne peut se faire que par l'union des prolétaires. La section française, d'abord modérée, se radicalise progressivement. Lorsqu'elle est interdite en France (1868), elle se reconstitue clandestinement avec, à sa tête, les ouvriers Eugène Varlin et Benoît Malon. La fin de l'Empire est marquée par la création de nombreuses chambres syndicales et par de grandes grèves : à La Ricamarie, la fusillade du Brûlé, en 1869, fait plusieurs victimes ; au Creusot, en 1870, les ouvriers défient le maître de forges Eugène Schneider. Le mouvement ouvrier fait, une fois de plus, sa jonction avec le mouvement républicain.

La défaite de 1870-1871 provoque la chute de Napoléon III et l'avènement de la III^e République. Mais, elle provoque aussi la grande insurrection de la Commune de Paris (18 mars – 28 mai 1871) qui est autant une réaction patriotique face à ceux qui acceptent la défaite et la capitulation qu'une révolution sociale, animée par le peuple de Paris, contre l'assemblée des notables conservateurs qui a été élue en février 1871. Les révolutionnaires parisiens sont vaincus et leur mouvement est écrasé dans le sang lors de la Semaine sanglante (21–28 mai 1871) : l'armée de Versailles reconquiert Paris. Les prisonniers sont exécutés sans jugement ou après un rapide passage devant des cours prévôtales, tribunaux d'exception mis en place au fur et à mesure de l'avancée des troupes. Les Communards, dans leur retraite vers les faubourgs ouvriers de l'est allument des incendies pour retarder la progression des Versaillais. Les bombardements de l'artillerie versaillaise font le reste. Les derniers jours de la *Semaine sanglante* se déroulent dans une atmosphère d'apocalypse : Paris brûle. Les combats ont lieu à la lueur des incendies de l'Hôtel de Ville, des Tuileries, du Palais de Justice. Jean-Baptiste Clément, membre du conseil de la Commune, chansonnier et poète, écrit *La Semaine sanglante* :

La semaine sanglante de J.-B. Clément

Paroles de Jean-Baptiste Clément, sur l'air du Chant des Paysans de Pierre Dupont,
dédiée « aux fusillés de 71 » – 1871

Sauf des mouchards et des gendarmes,
On ne voit plus par les chemins
Que des vieillards tristes aux larmes,
Des veuves et des orphelins.
Paris suinte la misère,
Les heureux même sont tremblants,
La mode est au conseil de guerre
Et les pavés sont tout sanglants.

*Oui, mais ...
Ça branle dans le manche.
Ces mauvais jours-là finiront
Et gare à la revanche
Quand tous les pauvres s'y mettront*

Les journaux de l'ex-préfecture,
Les flibustiers, les gens tarés,
Les parvenus par aventure,
Les complaisants, les décorés,
Gens de bourse et de coin de rues,
Amants de filles aux rebuts,
Grouillent comme un tas de verrues
Sur les cadavres des vaincus.

*Oui, mais ...
Ça branle dans le manche...*

On traque, on enchaîne, on fusille,
Tout ce qu'on ramasse au hasard :
La mère à côté de sa fille,
L'enfant dans les bras du vieillard.
Les châtiments du drapeau rouge
Sont remplacés par la terreur
De tous les chenapans de bouge,
Valets de rois et d'empereurs.

*Oui, mais ...
Ça branle dans le manche, etc.*

Nous voilà rendus aux jésuites,
Aux Mac-Mahon, aux Dupanloup.
Il va pleuvoir des eaux bénites,
Les troncs vont faire un argent fou.

Dès demain, en réjouissance,
Et Saint-Eustache et l'Opéra
Vont se refaire concurrence
Et le bagne se peuplera.

*Oui, mais ...
Ça branle dans le manche...*

Demain, les manons, les lorettes
Et les dames des beaux faubourgs
Porteront sur leurs collerettes
Des chassepots et des tambours.
On mettra tout au tricolore,
Les plats du jour et les rubans,
Pendant que le héros Pandore
Fera fusiller nos enfants.

*Oui, mais ...
Ça branle dans le manche, etc.*

Demain les gens de la police
Refleuriront sur le trottoir,
Fiers de leurs états de service
Et le pistolet en sautoir.
Sans pain, sans travail et sans armes,
Nous allons être gouvernés
Par des mouchards et des gendarmes,
Des sabre-peuple et des curés.

*Oui, mais ...
Ça branle dans le manche...*

Le peuple au collier de misère
Sera-t-il toujours rivé ? ...
Jusques à quand les gens de guerre
Tiendront-ils le haut du pavé ? ...
Jusques à quand la sainte clique
Nous croira-t-elle un vil bétail ? ...
A quand enfin la République
De la justice et du travail ? ...

*Oui, mais ...
Ça branle dans le manche...*

Après la Semaine sanglante 20 000 morts jonchent le pavé parisien. Le mouvement ouvrier est brisé pour 10 ans : ses chefs ont été tués, envoyés en Nouvelle-Calédonie ou ont dû s'exiler. Ils ne sont libérés ou ne reviennent en France qu'avec l'amnistie de 1880. La Commune cependant devient une référence et un exemple : la Révolution a pu triompher quelques semaines (70 jours) ; elle a proclamé et expérimenté un programme politique et social : l'enseignement pour tous, la Séparation de l'Eglise et de l'Etat, la suppression du travail de nuit, la journée de 8 heures.

La chanson la plus célèbre de la Commune a été écrite, quatre ans avant, par Jean-Baptiste Clément : c'est *Le temps des cerises*. Ses paroles datent de 1866 et la musique a été composée par Antoine Renard en 1868. *Le temps des cerises* est, en fait, une chanson d'amour et de nostalgie évoquant le temps des amours et une déception sentimentale de l'auteur. Les paroles ont été ensuite volontairement détournées ; en effet, les mots de la chanson peuvent aussi bien évoquer une révolution qui a échoué qu'un amour perdu. Ils deviennent facilement une métaphore poétique parlant d'une révolution en évitant de l'évoquer directement. La coïncidence chronologique fait aussi que la Semaine sanglante se déroule justement durant la saison des cerises.

La chanson *Le temps des cerises* ne fut publiée en recueil qu'en 1885. Jean-Baptiste Clément la dédia alors « à la vaillante citoyenne Louise, l'ambulancière de la rue Fontaine-au-Roi, le 28 mai 1871 ». C'était le dernier jour de la Commune, sur la dernière barricade. On ne sait pas ce que devint la jeune fille.

Parce qu'elle combattit au mois de mai et qu'elle fit des réformes qui, appliquées plus tard, nous paraissent aujourd'hui naturelles, la Commune, vaincue et meurtrie, reste ainsi « le temps des cerises », celui d'un bonheur entrevu. C'est une belle chanson.

Le temps des cerises

Paroles et musique de J.-B. Clément

Quand nous chanterons le temps des cerises,
Et gai rossignol, et merle moqueur
Seront tous en fête !
Les belles auront la folie en tête
Et les amoureux du soleil au cœur !
Quand nous chanterons le temps des cerises
Sifflera bien mieux le merle moqueur !

Mais il est bien court le temps des cerises
Où l'on s'en va deux, cueillir en rêvant
Des pendants d'oreilles.
Cerises d'amour aux robes pareilles (vermeilles)
Tombant sous la feuille en gouttes de sang...
Mais il est bien court le temps des cerises
Pendants de corail qu'on cueille en rêvant !

Quand vous en serez au temps des cerises,
Si vous avez peur des chagrins d'amour,
Évitez les belles.
Moi qui ne crains pas les peines cruelles,
Je ne vivrai point sans souffrir un jour...
Quand vous en serez au temps des cerises
Vous aurez aussi des peines d'amour !

J'aimerai toujours le temps des cerises :
C'est de ce temps-là que je garde au cœur
Une plaie ouverte !
Et Dame Fortune, en m'étant offerte
Ne pourra jamais fermer ma douleur...
J'aimerai toujours le temps des cerises
Et le souvenir que je garde au cœur !

La III^e République, avec Jules Jouy, Eugène Pottier et Montéhus

La III^e République a mis presque dix ans pour s'installer : les républicains n'obtiennent la majorité à l'Assemblée nationale qu'en 1879 : le vote de l'amnistie pour les communards, l'adoption de *La Marseillaise* comme hymne national et du 14 juillet comme date de la fête nationale marquent symboliquement leur victoire. Des lois libérales donnent une base solide à la République : établissement des libertés, lois scolaires de Jules Ferry, loi de 1884 qui instaure la liberté syndicale, loi sur les associations de 1901, Séparation de l'Eglise et de l'Etat en 1905.

Mais la III^e République reste conservatrice et modérée sur le plan social : il ne faut pas effrayer la bourgeoisie ralliée au régime républicain, il ne faut pas réveiller le fantôme de la Commune. Les lois sociales sont lentes à venir et surtout à être appliquées. La situation du peuple reste donc difficile : ouvriers d'usine frappés par la crise économique des années 1880-1890, ouvriers agricoles encore très nombreux qui forment un véritable prolétariat agricole, petits vigneronnes victimes de la crise du phylloxera, peuple innombrable des domestiques et des servantes, à la ville et à la campagne.

Jules Jouy (1855-1897) a évoqué, souvent avec violence, le sort des pauvres. Ce poète et chansonnier, collaborateur de nombreux journaux dont *Le Cri du peuple* de Jules Vallès mais aussi la *Libre parole* de Drumont, proche de la *Lice chansonniers* et du *Chat noir*, deux célèbres cabarets, est l'auteur de centaines de chansons (il en écrivait et en publiait parfois une par jour) : chansons de café-concert, chansons engagées. *Filles d'ouvriers* est l'une de ses chansons, écrite en 1898 sur une musique de Gustave Goublier. Elle décrit la condition des ouvrières, usées par un travail précoce et épuisant, vite tombées dans la prostitution par manque de travail et d'argent, connaissant souvent une fin misérable. D'une certaine manière, Gervaise et Nana, les héroïnes des romans de Zola, sont convoquées ici.

Filles d'ouvriers

Paroles et musique de Jules Jouy

Pâle ou vermeille, brune ou blonde,
Bébé mignon,
Dans les larmes ça vient au monde,
Chair à guignon.
Ébouriffé, suçant son pouce,
Jamais lavé,
Comme un vrai champignon, ça
pousse
Chair à pavé.

A quinze ans, ça rentre à l'usine,
Sans éventail,
Du matin au soir, ça turbine,
Chair à travail.
Fleur des fortifs, ça s'étirole,
Quand c'est girond,
Dans un guet-apens, ça se viole,
Chair à patron.

Jusque dans la moelle pourrie,
Rien sous la dent,
Alors, ça rentre « en brasserie »,
Chair à client.
Ça tombe encore : de chute en chute,
Honteuse, un soir,
Pour deux francs, ça fait la culbute,
Chair à trottoir.

Ça vieillit, et plus bas ça glisse.
Un beau matin,
Ça va s'inscrire à la police,
Chair à roussins.
Ou bien, sans carte ça travaille
Dans sa maison.
Alors, ça se fout sur la paille,
Chair à prison.

D'un mal lent souffrant le supplice,
Vieux et tremblant,
Ça va geindre dans un hospice,
Chair à savant.
Enfin, ayant vidé la coupe,
Bu tout le fiel,
Quand c'est crevé, ça se découpe.
Chair à scalpel.

Patrons! Tas d'Héliogabales,
D'effroi saisis
Quand vous tomberez sous nos balles,
Chair à fusils.
Pour que chaque chien sur vos trognes
Pisse, à l'écart
Nous les laisserons vos charognes,
Chair à Macquart !

Montéhus (1872-1952) – le pseudonyme de Mardochée Brunswick – était un chansonnier parisien, chanteur engagé, fils d'un ouvrier qui avait participé à la Commune. Il se nommait lui-même le « chansonnier du peuple ». En 1907, sa chanson *Gloire au 17^e* le fait connaître du public. Dans ses chansons au style vif, entraînant, Montéhus s'oppose à la guerre, à l'exploitation capitaliste, à la misère, à l'hypocrisie religieuse. Il défend aussi la cause des femmes. Dans l'un de ses succès, *Ils ont les mains blanches*, créé vers 1910, il s'attaque aux nantis, aux aristocrates et aux hommes politiques, qui, à la différence de la masse ouvrière, gardent « les mains blanches ». Ils ne connaissent pas le travail en usine qui à cette époque peut durer douze à treize heures par jour, ni les mines de charbon par exemple, où l'on emploie les enfants dès l'âge de dix ans.

Les mains blanches de Montéhus

Voyez donc cet aristocrate,
Pâle gommeux qui fait des épates,
Il passe sa vie à nocer,
A vingt ans c'est déjà cassé.
Comme une femme ça a des faiblesses,
Ca veut jouer à l'ancienne noblesse,
Incapable de gagner son pain,
Voilà le type du vrai gandin.

Refrain

Il a les mains blanches,
Les mains maquillées,
Il a les mains blanches,
Par la honte souillées.
Ca sent la paresse, c'est mou, c'est
gnangnan,
Voilà c'qu'on appelle des mains de
feignant !
Voyez donc ces hommes en soutane,
Soi-disant sur eux l'Bon Dieu plane,
Ils prônent Moïse et Jésus-Christ,
Mais font l'contraire de leurs écrits.
Oui Moïse était un apôtre,
Jésus-Christ mourut pour les autres,
Tandis qu'vous, prêtr's, pasteurs, rabbins,
Votre but, c'est l'or, le butin !

Refrain

Ils ont les mains blanches,
Les mains maquillées,
Ils ont les mains blanches,
Par la honte souillées.
Ca sent le tartuffe, l'avare, le gripp'sous
Voilà c'qu'on appelle des mains de filou !

Voyez donc ces hommes politiques,
Vrais paillasses à gueule tragique,
Qui pour aller au Parlement
Au peuple font du boniment :
J'vous promets les r'traites ouvrières,
J'vous promets la fin d'vos misères,
Ils se votent d'abord et comment !
Pour eux-mêmes quarante et un francs !

Refrain

Ils ont les mains blanches,
Les mains maquillées,
Ils ont les mains blanches,
Par la honte souillées.
Ca sent le roublard, ça sent le malin,
Voilà c'qu'on appelle un poil dans la main !

Voyez donc cette foule tapageuse,
Que'qu' fois gaie, souvent malheureuse,
Oui ce sont de brav'ouvriers,
C'est la masse des sacrifiés.
Ils reviennent du bagne de l'usine,
Ils sont pâles, ils ont mauvaise mine,
Hommes et femmes, vrais gueux, meurt-
de-faim
Qui engraisent un tas de coquins !

Refrain

Leurs mains n'sont pas blanches,
Ils ont travaillé,
Leurs mains n'sont pas blanches,
Elles sont meurtries, broyées.
Ca sent le courage, la force et l'honneur,
Voilà c'qu'on appelle des mains
d'trailleurs !

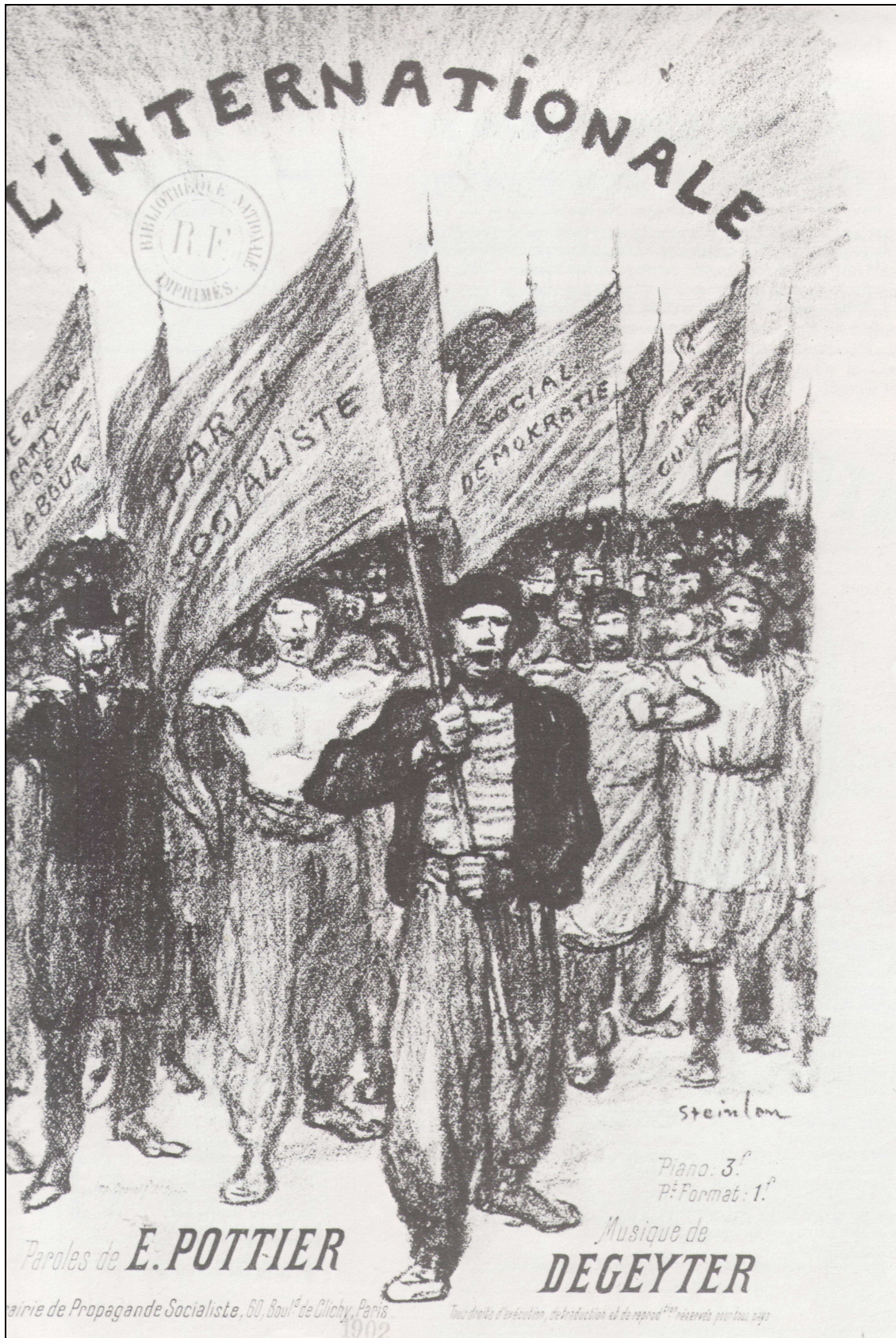
La III^e République voit aussi se développer un mouvement ouvrier combatif : en 1892, les représentants ouvriers et syndicaux réunis à Saint-Etienne créent la fédération des Bourses du travail qui est animée par Fernand Pelloutier. En 1895 a lieu le congrès constitutif de la Confédération générale du travail à Limoges. Le syndicalisme devient une véritable force : 60 000 syndiqués en 1880, 860 000 en 1900. En 1890, le 1^{er} mai est célébré pour la première fois en France, journée de revendication de la journée de huit heures, mouvement qui, à Chicago, s'est terminé dans le sang. Le 1^{er} mai 1891, à Fourmies (Nord), la troupe tire sur une manifestation faisant 9 morts.

Les grèves sont nombreuses et parfois violentes : en 1892 la grève des mineurs de Carmaux, qui fait suite au licenciement du maire socialiste Jean-Baptiste Calvignac par le propriétaire des Houillères qui est son employeur, rend célèbre le nom de Jaurès qui rejoint le socialisme et est élu député de Carmaux.

C'est à cette époque que *L'Internationale* devient en France, où elle est née, l'hymne du mouvement ouvrier. Avant d'être le titre d'une chanson, *L'Internationale* est, on l'a dit, le nom par lequel on désigne l'Association internationale des travailleurs, créée en 1864 à Londres. À l'origine, il s'agit donc d'un poème à la gloire de *l'Association internationale ouvrière* écrit par le chansonnier Eugène Pottier en juin 1871, en pleine répression de la Commune de Paris – dont Pottier avait fait partie. Il fut d'abord écrit sur l'air de *La Marseillaise*, elle aussi, après tout, chant révolutionnaire. *L'Internationale* reste ensuite pendant 18 ans dans les cartons d'Eugène Pottier.

En 1883, après son retour d'exil, Eugène Pottier présente une chanson au concours d'une célèbre goguette, la *Lice chansonnière* et remporte la médaille d'argent. Il rencontre à cette occasion le chansonnier Gustave Nadaud qui intervient pour qu'une cinquantaine de chansons de Pottier soient publiées pour la première fois en 1884. Ce succès incite des amis de Pottier à publier en 1887 ses *Chants révolutionnaires*. Au nombre de ceux-ci : *L'Internationale*. En 1888, la chorale lilloise du Parti ouvrier français demande à un de ses membres, Pierre Degeyter, de composer une musique originale pour *L'Internationale*. Le 23 juillet 1888, pour la première fois, la chorale lilloise de la *Lyre des Travailleurs* chante *L'Internationale* sur la musique de Degeyter. Sa partition est publiée en 1889.

L'Internationale devient alors très rapidement une sorte d'hymne du mouvement ouvrier, toutes tendances confondues, chanté pendant les grèves, chanté dans les congrès socialistes de 1899, 1900, 1905. Jaurès l'entonne à Saint-Etienne lorsqu'il vient soutenir les mineurs en grève. À partir de 1904, *L'Internationale* devient dans les congrès de la II^e Internationale le chant le plus célèbre du mouvement ouvrier.



L'Internationale, dessin de Steinlen

L'Internationale d'Eugène Pottier

Debout ! les damnés de la terre !
Debout ! les forçats de la faim !
La raison tonne en son cratère,
C'est l'éruption de la fin.
Du passé faisons table rase,
Foule esclave, debout ! debout !
Le monde va changer de base :
Nous ne sommes rien, soyons tout !

Refrain : *(2 fois sur deux airs différents)*

C'est la lutte finale
Groupons-nous, et demain,
L'Internationale,
Sera le genre humain.

Il n'est pas de sauveurs suprêmes,
Ni Dieu, ni César, ni tribun,
Producteurs sauvons-nous nous-mêmes !
Décrétons le salut commun !
Pour que le voleur rende gorge,
Pour tirer l'esprit du cachot,
Soufflons nous-mêmes notre forge,
Battons le fer quand il est chaud !

Refrain

L'État comprime et la loi triche,
L'impôt saigne le malheureux ;
Nul devoir ne s'impose au riche,
Le droit du pauvre est un mot creux.
C'est assez languir en tutelle,
L'égalité veut d'autres lois :
« Pas de droits sans devoirs, dit-elle,
Égaux, pas de devoirs sans droits ! »

Refrain

Hideux dans leur apothéose,
Les rois de la mine et du rail,
Ont-ils jamais fait autre chose,
Que dévaliser le travail ?
Dans les coffres-forts de la bande,
Ce qu'il a créé s'est fondu.
En décrétant qu'on le lui rende,
Le peuple ne veut que son dû.

Refrain

Les Rois nous saoulaient de fumées,
Paix entre nous, guerre aux tyrans !
Appliquons la grève aux armées,
Crosse en l'air et rompons les rangs !
S'ils s'obstinent, ces cannibales,
À faire de nous des héros,
Ils sauront bientôt que nos balles
Sont pour nos propres généraux.

Refrain

Ouvriers, Paysans, nous sommes
Le grand parti des travailleurs ;
La terre n'appartient qu'aux hommes,
L'oisif ira loger ailleurs.
Combien de nos chairs se repaissent !
Mais si les corbeaux, les vautours,
Un de ces matins disparaissent,
Le soleil brillera toujours !

Les chansonniers de la III^e République oscillent entre esprit cocardier et antimilitarisme. On chante le « brave général Boulanger » mais on s'émeut aussi que, comme à Fourmies, l'armée soit employée contre le peuple.

Gloire au 17^e est une chanson de Montéhus, musique de Raoul Chantegrelet et Pierre Doubis, composée en 1907 à l'occasion de la révolte des vignerons du Languedoc dressés contre la fraude, la chaptalisation des vins, la mévente et la surproduction : révolte de toute une région ruinée par la crise. Sous l'impulsion de Marcellin Albert et du docteur Ferroul, un socialiste de Narbonne, de grandes manifestations déplacent des dizaines de milliers de manifestants à Béziers, Perpignan, Carcassonne, Nîmes et Montpellier. A Narbonne, des affrontements avec la troupe font 5 morts, provoquant une émotion considérable.

En pleine révolte des vignerons, le 17^e régiment d'infanterie de ligne, composé de conscrits du pays et jugé peu sûr, est muté de Béziers à Agde le 18 juin 1907 : 1^{re} étape vers une destination ultérieure. Dans la soirée du 20 juin, les soldats apprennent le drame de Narbonne ; 500 soldats du 17^e régiment d'infanterie se mutinent, emportent armes et munitions, quittent leur caserne et reprennent à pied la direction de Béziers. Le lendemain, ils arrivent à Béziers, s'installent sur les allées Paul-Riquet, longue esplanade située au centre de la ville, mettent la crosse en l'air et fraternisent avec la population qui leur porte de la nourriture et du vin.



Le général Bailloud accepte de négocier avec le comité de la viticulture qui défend les mutins. On promet qu'il n'y aura pas de sanction individuelle si les soldats rentrent dans le rang et regagnent leur caserne. L'ampleur du mouvement de soutien dont ils bénéficient permet d'éviter des poursuites devant des tribunaux militaires. Les mutins du 17^e sont cependant affectés en Tunisie où ils connaissent un exil de quelques mois.

Mais la légende est plus forte que l'histoire : dans *Gloire au 17^e*, l'essentiel pour Montéhus est l'attitude des soldats du 17^e qui ont mis la crosse en l'air. Il attribue cet acte au refus de tirer sur la foule – l'ordre n'avait pas, en fait, été donné puisqu'on avait éloigné le 17^e. Mais l'exaltation, au nom de la République, de la mutinerie de soldats refusant de tirer dans un conflit social fait de *Gloire au 17^e* un chant subversif et révolutionnaire qui dépasse les événements de 1907. Il est resté un chant très populaire du Midi « rouge » : lors de deux colloques d'histoire auxquels j'ai participé en 1998 à Carcassonne et en 2011 à Narbonne, j'ai vu tous les participants, lors des banquets qui ont suivi les colloques, se lever pour chanter *Gloire au 17^e* dont les paroles sont connues par cœur. Une sorte d'hymne républicain pour le Languedoc.

Gloire au 17^e
chanson de Montéhus,
musique de Raoul Chantegrelet et Pierre Doubis,

Légitime était votre colère
Le refus était un grand devoir
On ne doit pas tuer ses père et mère
Pour les grands qui sont au pouvoir
Soldats, votre conscience est nette
On n'se tue pas entre Français
Refusant d'rougir vos baïonnettes
Petits soldats, oui, vous avez bien fait

Refrain :

Salut, salut à vous
Braves soldats du dix-septième
Salut braves pioupious
Chacun vous admire et vous aime
Salut, salut à vous
A votre geste magnifique
Vous auriez en tirant sur nous
Assassiné la République

Comme les autres, vous aimez la France
J'en suis sûr même, vous l'aimez bien
Et sous votre pantalon garance
Vous êtes restés des citoyens
La patrie c'est d'abord sa mère
Celle qui vous a donné le sein
Et vaut mieux même aller aux galères
Que d'accepter d'être son assassin

(au Refrain)

Espérons qu'un jour viendra en France
Où la paix, la concorde règnera
Ayons tous au cœur cette espérance
Que bientôt ce grand jour viendra
Vous avez j'té la première graine
Dans le sillon d' l'Humanité
La récolte sera prochaine
Et ce jour-là vous serez tous fêtés

(au Refrain)

Contre la Guerre

En 1914, dans une sorte de folie suicidaire, l'Europe s'est jetée dans la guerre. Les soldats ont fait leur devoir avec courage et abnégation, dans une guerre dont ils étaient sûrs que la France n'avait pas voulu. Mais la guerre s'est prolongée. Les soldats ont protesté contre cette « boucherie » qui n'en finissait pas et semblait désormais inutile ; ils ont protesté contre les offensives inutiles et sanglantes, contre les conditions de vie faites aux combattants et, en 1917, contre l'offensive menée par le général Nivelle. Deux chansons illustrent cette révolte : *La Butte rouge* et la *Chanson de Craonne*.

La butte rouge

La Butte rouge est une chanson de Montéhus sur une musique de Georges Krier, écrite et publiée en 1923. Le contraste est remarquable entre la valse lente de sa musique et le tragique de ses paroles. Pendant la guerre de 1914-1918, Montéhus avait d'abord été gagné, comme beaucoup, par la fièvre nationaliste de l'époque. Il ne revint quelque temps au devant de la scène que pour donner en 1923 l'un de ses chefs-d'œuvre, *La Butte rouge* qui renoue avec la veine antimilitariste. La chanson dénonce les souffrances et la mort des soldats ainsi que les responsabilités des dirigeants ; elle s'inscrit peut-être comme l'expression d'un remords après tant de chansons cocardières écrites par lui entre 1914 et 1918. Elle fait référence à la butte Bapaume, un lieu-dit inhabité de Berzieux (Marne), un épisode sanglant du front de Champagne. Du fait d'une confusion entre *la Butte rouge* et la butte Montmartre, la chanson est parfois identifiée à tort comme une chanson de la Commune de Paris. Mais elle est bien une chanson de dénonciation de la guerre. A l'assaut de la butte de Berzieux, les fantassins se sont fait massacrer dans l'une de ces offensives inutiles dont les exemples furent, hélas ! nombreux.

La Butte rouge
chanson de Montéhus
musique de Georges Krier

Sur c'te butte-là, y avait pas d'gigolette,
Pas de marlous, ni de beaux muscadins.
Ah, c'était loin du moulin d'la Galette,
Et de Paname, qu'est le roi des pat'ins.

C'qu'elle en a bu, du beau sang, cette terre,
Sang d'ouvrier et sang de paysan,
Car les bandits, qui sont cause des guerres,
N'en meurent jamais, on n'tue qu'les innocents.

La Butte Rouge, c'est son nom, l'baptême s'fit un matin
Où tous ceux qui montaient roulaient dans le ravin
Aujourd'hui y a des vignes, il y pousse du raisin
Qui boira ce vin-là, boit les larmes des copains.

Sur c'te butte-là, on n'y f'sait pas la noce,
Comme à Montmartre, où l'champagne coule à flots.
Mais les pauv'gars qu'avaient laissé des gosses,
I f'saient entendre de pénibles sanglots.

C'qu'elle en a bu, des larmes, cette terre,
Larmes d'ouvriers et larmes de paysans,
Car les bandits, qui sont cause des guerres,
Ne pleurent jamais, car ce sont des tyrans.

La Butte Rouge, c'est son nom, l'baptême s'fit un matin
Où tous ceux qui montaient roulaient dans le ravin
Aujourd'hui y a des vignes, il y pousse du raisin
Qui boit de ce vin-là, boira les larmes des copains

Sur c'te butte-là, on y r'fait des vendanges,
On y entend des cris et des chansons.
Filles et gars, doucement, y échangent
Des mots d'amour qui donnent le frisson.

Peuvent-ils songer dans leurs folles étreintes,
Qu'à cet endroit où s'échangent leurs baisers,
J'ai entendu, la nuit, monter des plaintes,
Et j'y ai vu des gars au crâne brisé !

La Butte Rouge, c'est son nom, l'baptême s'fit un matin
Où tous ceux qui montaient roulaient dans le ravin.
Aujourd'hui y a des vignes, il y pousse du raisin.
Mais, moi, j'y vois des croix portant l'nom des copains

Pendant la guerre de 1914-1918, la plus justement célèbre des chansons contestataires est la *Chanson de Craonne* qui porte le nom d'un village situé sur le front du Chemin des Dames. Il ne reste rien de l'ancien village sinon quelques pierres tombales de son ancien cimetière qui sont envahies par la forêt. Cette sorte de complainte des tranchées est anonyme : on ne sait pas vraiment de quel secteur du front elle est partie. Elle est apprise par cœur et se diffuse oralement de manière clandestine, chantée dans de nombreux régiments, dès 1915, et aussi, bien sûr, pendant la crise des mutineries de 1917. De nombreuses variantes existent. Elle est aussi connue sous le titre *Les sacrifiés*, l'un des mots de son refrain. L'armée l'interdit et offrit même, dit-on, une prime énorme à qui en dénoncerait ses auteurs. Elle reflétait bien la détresse des combattants, leur sentiment d'être « des sacrifiés » à une cause dont d'autres profitaient. La chanson fut imprimée pour la première fois en 1919 dans l'ouvrage de Paul Vaillant-Couturier et Raymond Lefebvre *La guerre des soldats*. Ils l'avaient recueillie en Artois et l'appellent *La chanson de Lorette*. Cette publication a fait attribuer à tort la paternité de la *chanson de Craonne* à Vaillant-Couturier, plus tard député communiste.

La chanson de Craonne, anonyme

Quand au bout d'huit jours le repos terminé,
On va reprendre les tranchées,
Notre place est si utile
Que sans nous on prend la pile
Mais c'est bien fini, on en a assez,
Personne ne veut plus marcher,
Et le cœur bien gros, comm' dans un sanglot,
On dit adieu aux civ'lots.
Même sans tambours, même sans trompettes,
On s'en va là-haut en baissant la tête.

- Refrain :

Adieu la vie, adieu l'amour,
Adieu toutes les femmes.
C'est bien fini, c'est pour toujours
De cette guerre infâme.
C'est à Craonne, sur le plateau,
Qu'on doit laisser sa peau ;
Car nous sommes tous condamnés,
Nous sommes les sacrifiés.

Huit jours de tranchées, huit jours de souffrance,
Pourtant on a l'espérance
Que ce soir viendra la r'lève
Que nous attendons sans trêve.
Soudain dans la nuit et dans le silence,
On voit quelqu'un qui s'avance :
C'est un officier de chasseurs à pied
Qui vient pour nous remplacer.
Doucement dans l'ombre sous la pluie qui tombe,
Les petits chasseurs vont chercher leurs tombes.

- Refrain

C'est malheureux d'voir, sur les grands boulevards,
Tous ces gros qui font la foire ;
Si pour eux la vie est rose,
Pour nous, c'est pas la même chose.
Au lieu d'se cacher, tous ces embusqués
F'raient mieux d'monter aux tranchées
Pour défendre leur bien, car nous n'avons rien
Nous autres, les pauv' purotins
Tous les camarades sont enterrés là
Pour défendr' les biens de ces messieurs-là.

- Refrain

Ceux qu'ont l'pognon, ceux-là r'viendront,
Car c'est pour eux qu'on crève ;
Mais c'est fini, car les troufions
Vont tous se mettre en grève,
Ce s'ra votre tour, messieurs les gros,
De monter sur l'plateau ;
Car si vous voulez faire la guerre,
Payez-la de votre peau !



A Craonne, l'ancien village a été complètement détruit et la forêt a repoussé sur les ruines. Il ne reste que quelques pans de ruines et, çà et là, des pierres tombales de l'ancien cimetière. (Cliché Claude Latta, Craonne, 2011).

L'amour, la mort, la guerre, la lutte contre les injustices : ce sont les thèmes des chants de révolte et de révolutions. Des canuts aux soldats de Craonne, la voix des plus humbles a résonné, la voix de ceux que Victor Hugo avait appelés les *Misérables*. De la Misère à la Révolte et à la Révolution. Les hommes ont toujours eu la volonté de « changer la vie ». Même si leurs rêves se sont souvent fracassés, même si tout est toujours à recommencer, les utopies de la Commune se sont parfois réalisées et face au Mur des fédérés où, au Père-Lachaise, ont été fusillés les derniers combattants de la Commune, lorsque le mois de mai le permet, des visiteurs déposent de vraies cerises sur la tombe de Jean-Baptiste Clément.

Cahiers de Village de Forez

n° 124, 1^{er} trimestre 2014

Site : villagedeforez.montbrison42.fr

Siège social : Centre social, 13, place Pasteur, 42600 Montbrison.

Directeur de la publication : Joseph Barou.

Rédaction : Joseph Barou, Maurice Damon, Claude Latta.

Les cahiers de Village de Forez sont publiés par le **Groupe d'histoire locale** du **Centre Social** de Montbrison.

Comité de coordination : Geneviève Adilon, Joseph Barou, Pascal Chambon, Maurice Damon, Pierre Drevet, André Guillot, Claude Latta, Paul Valette.

Comité de rédaction : Geneviève Adilon, Daniel Allezina, Gérard Aventurier, Joseph Barou, Maurice Bayle, Claude Beaudinat, Gérard Berger, Richard Bouligaud, Michelle Bouteille, Danielle Bory, Roger Briand, Albert Cellier, Pascal Chambon, Jean Chassagneux, Antoine Cuisinier, Maurice Damon, Pierre Drevet, Roger Faure, Jean-Guy Girardet, André Guillot, Joël Jallon, Claude Latta, Gabriel Mas, Stéphane Prajalas, Jérôme Sagnard, Alain Sarry, Pierre-Michel Therrat, Paul Valette, Gérard Vallet.

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2014

ISSN : 0241 - 6786

Impression : Gravo-clés, 65, rue Tupinerie, 42600 Montbrison.